







ᑭᑦᑲᑦ ᑲ ᐃᓂᐱᑦᑲᑦ

ᐃ ᑕᑦᑲᑦ ᐃᓂᓂ ᐃᑦᑲᑦ 5
ᑭᑦᑲᑦ ᑲᑦᑲᑦ

ᑲᑦᑲᑦᐃᑦᐃᑦ ᓂᑦᑕ ᑕᑦᑲᑦᐃᑦᐃᑦ 12
ᑲᑦᑲᑦᐃᑦ ᐃ ᐃᑕᑦᑲᑦ

Sommaire

Avant-propos de Kent Monkman 27

Honte et préjugés : 37
Une histoire de résilience

Table of Contents

Foreword by Kent Monkman 51

Shame and Prejudice: 59
A Story of Resilience

ᑲᑦᑲᑦᐃᑦᐃᑦᐃᑦ 70
Remerciements
Acknowledgments







$$\sigma b \sigma \quad \Delta \cdot U \cdot \Delta^3$$
[illegible][illegible][illegible]

[illegible][illegible][illegible][illegible]

$$\sigma b \sigma \quad \Delta \cdot U \cdot \Delta^3$$
[illegible][illegible][illegible]

[illegible][illegible][illegible][illegible]

$$\sigma\text{b}\sigma \quad \Delta\cdot\text{U}\cdot\Delta^3$$
[illegible]

$\sigma < P_{\text{QEL}} \cdot Q > \Delta \gamma \sigma^0 \cdot \Delta C(\Delta \cdot \nabla \cdot \Delta \sigma \sigma^0) \cdot \text{mod} \nabla_{\text{C4V}} \cdot L^2 \gamma \cdot C(\Delta \cdot \nabla \cdot \Delta \sigma \Delta$
 $\Delta C P_{\text{L}} \text{ b } P \cdot \Delta \gamma \text{ ALNPL' } a \cdot \nabla \cdot \Delta \gamma \cdot \Delta \sigma \sigma^0 \nabla P \Delta \sigma \Delta \gamma \Delta \text{dfr} \Delta \text{Pn}^{\text{b}} \text{ Pfr}$
 $< b \cdot \Delta \cdot \nabla \cdot \Delta \sigma \sigma^0_x$

99' .L' \ L' P2< .ΔCP_Q^c 2017_x



ԳՄ.Վ՝ ΔC.ΔԺ՝ •ΔΡԼԵ՝



Գ՝ •Լ՝Լ՝ 2016 60 Դ. 36 ԴԴ՝ ՆԲ.Δ
ՏԻՎԱԵ՝ ՎՀ.ԵԴԺ՝



᠘᠐V.Δᠢ.Δᠢ

᠐ᠰ

<·bᠰ·▽·Δᠢ_x

ᠰ᠕᠐ᠢ.Δᠢ ▽ ᠨ<ᠣᠢᠪᠤ



ᠪ ᠴ·ᠪᠢ ᠳᠢ ᠨ<ᠢᠮᠣᠢ.Δᠰᠢ

ᠮᠢ ᠢᠨ ᠮᠢᠢ.Δ

ᠳᠢᠰ·ᠳᠢ

[illegible]

$\nabla \wedge \rho \mathbf{r} \cap \cdot 2$

2) $\triangleright C \cdot \Delta L \cdot \triangleleft \quad L L \cdot \Delta \quad \cap V^3 r q \cdot \Delta \sigma \cdot$

$\nabla \cdot b \sigma_L \quad C \cdot V \cdot \Delta^3 \quad \Gamma' \cdot \nabla \quad \wedge d \quad b \quad C \cdot V \Delta \sigma \Gamma b U^{\backslash} \quad V \Delta^{\vee} \quad a V^{\circ} \quad b \quad \zeta \cdot \nabla \sigma C d \Gamma'$
 $C \quad \supset C \cdot \nabla \sigma \Gamma^{\circ} \quad q \quad \cdot \Delta P L b \sigma' x$

ᠠᠳᠤ ᠠᠨᠨᠤ ᠫᠤᠭᠤᠨᠠᠳᠤ ᠪᠤᠴ ᠤᠯᠤᠰᠤᠨᠠᠳᠤ 1813

[illegible][illegible][illegible]

[illegible]

▽ Δ²ρρρ\ 3

$$P \Gamma \triangleright P L' \quad b \quad \cap V^{\circ} d \Gamma \Gamma' \setminus x \quad b \quad L \Gamma < \sigma \Delta \cdot \nabla' \quad \Delta \sigma \sigma^{\circ}$$
[illegible]

C³b³ b⁶Λ⁷ Δ⁸·b⁹_x ρΓ ρσ⁺σρL⁰ 1920_x

[illegible]

•Δ ԵՈԱԼ•ՎԺՀ՝ Բ՛ ΔԺԺ•ΔԺԺ°x ԵՁ ԵՐ ΔՅԸ•Լ՛
 ՀԺ՝ Բ ԲՈԴԱԺԺԺ•Վ՛x Վ ՎԺԴԻՀԺԻ՝ ԴԺ ԴԺ Բ
 Բ ΔԸԺԺ° Վ Վ•ՎՅՅ•Վ՛ ԼՐ Բ՞ԲԺՎԼՅ•ΔԺԴ•ԺԴԺ
 ԴԺ Վ ΔՈԺ•Վ՛ Վ ՀՀՍԺՀԴ՛ ԼԺ՞ Վ ՎՈ
 Հ•ՎԸԼx ՎԻԺ ԴՀՈԴԺ ԴԺ ԺԺԴԺԺ ԲՐ ԴՀՈԴԺ
 Ժ ՎՀՅ՛ Բ ΔՈԺԺԺ° Վ ԼՐ Վ•ՎԺԺԺ•Վ՛ ՎԺԲ
 ԲԺԲԱԺԺԺ•Վ՛ Ժ ԿԺԱԺ՛ ԼԺ ՎԺԲ Ժ ԿԺԱԺ՛ Բ
 ԵԺԴԺ•Վ՛ Վ Ժ•ՎԲԴՀ•Վ՛ ԼՐ ԼՅ•Վ Վ •ՎՐԴ՛
 ԼՐ ԺԴ ՀԺ•ՎՈԴx ԼԺ ԶԺՀԴԺ ԺԴ ԺԿԴԴԺ
 Ժ ԼՅԺ ԵՐՀԺ•Վ՛ Բ ՎՐ ΔՅՍ•Վ՛ ԲԲԺ
 Վ ԵՐՀԺ՛ ԺԴԺ ԲՐ ԴՀՈԴԺ Ժ ԿԲԺԺ՛ Բ ԲՐՅ
 ԴԺ•Վ՛ ԼԺ ՎՐ ԴԺ՛ ժՀ՛ ՎԺՍ•Վ՛•ՎԺ •ՎԺ Բ՛
 ΔՅԲՅ•Վ•ΔԺԺ•Վ ԺԴ Բ՛ Վ՛ԲԺ°x ԼԺ Դ՛ ԲՐ Δ
 ԺԺԺ•Վ՛ Բ Ե՛ԼԲ•Վ՛ Վ Դ•ԿԺԺ•Վ՛ ԵՁ ԼԼ՛ԺՍԺՀ
 •Ժ՝ Վ Բ՞Ժ՛ ԲՀԺԺԴ՛ Վ Դ՛ՀԺԺ՛ ՎՅ Լ՛ԲԼ
 ԺՐ Վ ԺԼՍԺՀ•Վ՛ Դ՛ԺԺ՛ Վ •ՎԺԴԴ՛ ՈԼԺ•Վ
 Վ Հ•ԺՈԴ՛ ԲՐ ՎԺԴ•Վ՛ ԺԴ Վ ՈՎԺԴ՛
 ՎԺ Դ•ԺԺԺԺ Գ•ԺԺx ԴՀՈ Ժ •Վ՛Դ՛ ՎԺԲ
 ՎԺԺ՛ ՀՅ՝ ՎԺ ՈԼ՛՛ Վ ԺՀՀ՛ ԲՐ ԼՐ Վ•Վ
 ԺԺԺ•Վ ԿԺՈԴ՛ Վ ՎՀՐՀ՛ Վ ԲՐ Վ՛ԴՍ՛ Ժ
 ԴԺԺ•Վ՛ ԺԴ ԶՐՐ ΔՍԺԺ•Վx



Ե ՈՆՆՐԵՍՒՑ ՇՎՈՒՆ



ԳՐՈՒՄ 2016 75 ԴԵ 51 ԴՐՆՆՆ ԼՐԱՆ
ՏՆՎԱԾՆՆ ԴՆՆԵՐՆՆ





AVANT-PROPOS DE

Kent Monkman



En juin 2011, durant ma seule et unique visite au Prado, j'ai été subitement transporté par un tableau d'histoire, *Exécution de Torrijos et ses camarades sur les plages de Málaga* (1887-1888), du peintre espagnol Antonio Gisbert. Je voyais et j'étudiais de grands tableaux depuis de nombreuses années et plusieurs m'avaient impressionné par leurs prouesses techniques, mais jamais un tableau ne s'était propulsé à travers un siècle pour me faire entrer au cœur même d'une expérience vécue avec une telle intensité émotionnelle. C'était comme si Gisbert avait lancé un message dans l'avenir : celui d'une défense passionnée de la liberté et d'une critique de l'autoritarisme. Cette œuvre d'art profondément politique m'a donné une leçon d'humilité, et j'ai ressenti une urgence renouvelée d'aborder un sujet sérieux avec autant de gravité.

Je ne pouvais penser à aucun tableau d'histoire qui exprimait l'expérience autochtone ou qui la faisait entrer dans le canon de l'histoire de l'art. Où étaient les tableaux du XIX^e siècle qui racontaient, avec passion et empathie, la dépossession, la malnutrition, l'incarcération et le génocide des Autochtones, ici, sur

l'île de la Tortue ? Mes propres tableaux pourraient-ils se projeter dans cent-cinquante ans pour raconter l'histoire de la colonisation de notre peuple ?

Au cours des quinze dernières années, avec Miss Chief et son utilisation astucieuse de mascara dégoulinant et mené par mon amour profond de l'histoire de l'art, j'ai élaboré un langage pictural et une production artistique qui me sont propres dans diverses disciplines. Employant l'humour, la parodie et le kitsch, j'ai confronté la dévastation semée par le colonialisme, tout en célébrant les sexualités plurielles présentes dans l'Amérique du Nord autochtone pré-européenne. Voyageant dans le temps et perturbant les rôles de genre, Miss Chief vit dans le passé, le présent et l'avenir. Elle incarne l'esprit imparfait et malicieux du *trickster*, débusquant les vérités qui se cachent derrière les fausses histoires et les expériences cruelles.

Ma mission est de faire entrer l'expérience autochtone dans le canon de cette histoire de l'art qui, jusqu'à maintenant, nous a effacés. D'Albert Bierstadt à Paul Kane et Cornelius Krieghoff, les musées du continent conservent, dans leurs collections, d'innombrables tableaux illustrant et célébrant l'expansion opérée par les colons européens et leur « découverte » du paysage nord-américain, mais très peu de représentations historiques, s'il en est, montrant la dépossession et l'enlèvement des Premiers Peuples de leurs territoires. Cette version de l'histoire, en retranchant les peuples autochtones de l'histoire de l'art, a occulté la vérité dans les mythes fondateurs et dans les programmes scolaires du Canada.

Quand Barbara Fischer m'a invité, en 2014, à créer un projet « Canada 150 » pour le Musée d'art de l'Université de Toronto, j'ai sauté sur l'occasion pour représenter

un point de vue critique des cent-cinquante dernières années de l'histoire de l'île à la Tortue. Alors que les Canadiens fêtaient le grand anniversaire de la Confédération en 2017, on ne pouvait pas oublier que ces cent-cinquante années avaient été les plus dévastatrices pour les peuples autochtones de ce pays : malnutrition délibérée, système des réserves, héritage d'incarcération, enlèvement des enfants pour les placer dans des pensionnats, rafle des années 60, maladies, conditions de vie dignes du tiers-monde dans les réserves, privation du droit de vote, violence et pauvreté urbaines contemporaines. Le fait que les peuples autochtones continuent à survivre à ce lourd passé témoigne de notre résilience et de notre force.

C'est durant la recherche approfondie que j'ai menée pour ce projet dans les collections muséales du pays que j'ai trouvé la source d'inspiration de mes propres œuvres, et que j'ai repéré des objets et des œuvres d'arts historiques à présenter en compagnie de ma propre production de peintures, de dessins et de sculptures. Je voulais amorcer un dialogue sur l'impact des cultures coloniales européennes, au cours des cent-cinquante dernières années, sur les peuples autochtones et sur la résilience des Autochtones face au génocide.

Jusqu'à la parution, en 2015, du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation, la plupart des Canadiens ne connaissaient pas la gravité des pensionnats et le traumatisme qu'ils ont causé : des milliers et des milliers d'enfants ont été victimes d'abus sexuels ou physiques, alors qu'on a estimé jusqu'à 30 000 le nombre de morts ou de personnes portées disparues. Il est presque impossible d'imaginer le dommage subi par les enfants qui ont été arrachés à leurs familles aimantes et l'agonie vécue par les parents. Survivant à des abus sexuels et physiques, plusieurs ont été

privés de nourriture et ont parfois servi de cobaye à des expériences médicales. On les a forcés à travailler pour rien, on les a rendus honteux d'être ce qu'ils étaient et, ce faisant, ils ont perdu leurs langues et les liens à leurs cultures. Le dernier pensionnat financé par le gouvernement fédéral a fermé ses portes dans les années 1990, et le traumatisme intergénérationnel de ces expériences continue à résonner dans nos familles et nos communautés à divers degrés de dysfonctionnement psychologique et social. Grâce au témoignage de plusieurs milliers de survivants des pensionnats dans le cadre de la Commission de vérité et réconciliation, la population canadienne a été mise devant le sombre passé qui hante cette nation.

Ma grand-mère paternelle, Elizabeth Monkman (née Elizabeth Everett, 1914-1983), était une survivante du pensionnat de Brandon au Manitoba. J'ai grandi en sachant peu de choses de ses expériences, et je n'ai pas été encouragé à poser des questions. Ce n'est que sur son lit de mort qu'elle a pu parler ouvertement de sa propre souffrance et des abus qu'elle a subis dans les pensionnats. Elle était l'une de treize enfants de Caroline Everett, dont trois seulement ont franchi l'âge adulte.

Quand j'ai commencé à monter la présente exposition, j'ai réfléchi aux impacts du système des pensionnats sur ma propre famille : enlèvement des enfants, cycle de la violence et des abus transmis de génération en génération, perte de notre langue et de notre savoir culturel, impact de l'Église, destruction due à la dépendance, incarcération. Si tout cela était présent dans ma propre famille, l'impact de la colonisation sur les familles et les communautés autochtones à travers le continent est statistiquement si ahurissant qu'il dépasse pratiquement l'entendement. Joseph Staline a dit : « La mort d'un homme est une tragédie. La

mort d'un million d'hommes est une statistique. » Ce pays peut-il commencer à guérir, à se réconcilier et à offrir une restitution aux centaines de milliers de vies anéanties et de familles brisées, à chacune de ces vies individuelles ?

Quand je grandissais à Winnipeg dans les années 1970, on ne parlait pas des pensionnats dans le grand public, et on ne les mentionnait certainement pas dans les programmes scolaires publics. Les Premiers Peuples faisaient la une principalement en montrant les visages déprimants d'une colonisation marquée par la violence, l'incarcération, l'alcoolisme et la pauvreté ; les causes premières de ces problèmes systémiques n'étaient jamais abordées dans le domaine public. Ils ne correspondaient pas à la version brochure de luxe du Canada : des membres de la police montée irréprochables, aux traits ciselés à la manière de Leyendecker, des castors de bande dessinée, un nouveau pays composé d'immigrants travailleurs au teint rose. Les Canadiens modernes ne voulaient pas reconnaître ou se rappeler à qui appartenaient de plein droit les territoires occupés. Il s'agissait d'un « nouveau » pays prêt à être exploité. Ce qui était arrivé dans le passé n'avait plus de pertinence et constituait un obstacle encombrant à l'optimisme des nouveaux-venus. Le rejet de la tradition par la modernité et son endossement du capitalisme étaient libérateurs et utiles à l'océan illimité d'immigrants industriels qui fuyaient l'oppression politique et sociale en Europe et voulaient recommencer leur vie en Amérique du Nord. Cependant, quand les doctrines de la modernité ont été imposées aux peuples autochtones, les effets ont été désastreux.

Les cent-cinquante dernières années du Canada correspondent à la montée du modernisme européen

et à l'émergence de l'art moderne. La signature des traités canadiens en 1873 a eu lieu dix années après que le tableau novateur de Manet, *Le déjeuner sur l'herbe* (1863), eût transformé les conventions de l'espace pictural et ouvert la voie au modernisme. L'aplatissement de l'espace pictural par le peintre faisait écho au rétrécissement spatial subi par les peuples autochtones, contraints de vivre dans des réserves qui ne sont que des fractions minimales de leur territoire original, ne composant maintenant que 0,2 % du Canada. L'appropriation par les cubistes des artéfacts tribaux, connus sous le nom de primitivisme, renversait les traditions artistiques européennes alors que les coutumes et les langues autochtones étaient expulsées, à force de coups, du corps des enfants autochtones dans les pensionnats. Les taureaux phalliques de Picasso et son massacre du nu féminin étaient contemporains de l'agression européenne de l'esprit féminin (homophobie, violence contre les femmes) dans les sociétés autochtones nord-américaines, dont plusieurs étaient matrilineaires.

Les neuf chapitres de l'exposition couvrent de nombreux thèmes, allant de la période de la Nouvelle-France jusqu'aux réserves urbaines. Y sont incluses des œuvres liées à la Nouvelle-France, la période de cent-cinquante ans avant la Confédération, puisque c'était une époque où les peuples autochtones étaient encore des participants importants à l'économie qui a façonné l'Amérique du Nord : la traite de la fourrure. Pas encore emprisonnés dans les réserves, les peuples autochtones pouvaient alors se déplacer librement à la recherche de gibier, poursuivant le mode de vie saisonnier qui était le leur depuis des temps immémoriaux. L'installation rococo *Le parfum d'un castor* (2016), réalisée à partir du tableau de Fragonard intitulé *Les hasards heureux de l'escarpolette* (1767), montre Miss Chief se jouant du bras de fer entre les Français et

les Anglais pour le contrôle de la traite de la fourrure. Dans deux de mes plus récents tableaux, *La mort d'une vierge* (d'après le Caravage) (2016) et *Le cri* (2017), je cherche à rendre justice, avec une sincérité réelle et une franchise rebelle, à la douleur inimaginable que représente la perte d'enfants.

Ma recherche dans des collections muséales a donné lieu à plusieurs autres thèmes : la nourriture et la boisson, et les animaux qui fournissent une nourriture physique et spirituelle aux peuples autochtones. Le thème d'un journal intime ou de mémoires, tel qu'illustré dans les exquises gouaches miniatures issues de l'imagination fantastique du prêtre jésuite Nicolas Point, résonne également dans les panneaux didactiques accompagnant la thèse passionnée et sincère de Miss Chief concernant sa famille et sa communauté. Encadrant l'exposition, un récit inspiré en partie du roman *Orgueil et préjugés*, de Jane Austen, relate l'ascension sociale de Miss Chief, malgré ses failles de *trickster*, et les relations qu'elle entreprend avec les colonisateurs puissants, toujours au profit de sa famille et de sa communauté.

La nourriture et la boisson (et la privation alimentaire), telles qu'évoquées par la vaisselle et l'argenterie du CP disposées sur une opulente table de salle à manger, nous mènent de la grandeur baroque de la Nouvelle-France à la politique de famine du gouvernement de John A. Macdonald, au développement du chemin de fer et à la décimation des populations de bisons. L'ours comme symbole de force spirituelle apparaît souvent dans mon œuvre, alors que le castor symbolise à la fois le Canada et la traite de la fourrure comme devise. On les retrouve dans plusieurs objets muséaux : pendentifs en argent pour le commerce, vêtements autochtones et poterie.

AVANT-PROPOS

Le thème principal de l'exposition est toutefois la résilience. Mon objectif est de contrer la version univoque de l'histoire de l'art qui glorifie la « découverte » par l'Europe de ce continent, de célébrer et de commémorer l'esprit indomptable des peuples autochtones. La plus grande preuve de cette résilience réside dans la créativité des artistes autochtones de ce continent qui surmontent l'impact intergénérationnel du génocide et qui transforment des expériences tourmentées en plusieurs formes d'art et d'expression transcendantes. J'espère que mes tableaux agiront comme une critique de la colonisation, feront entrer l'expérience autochtone dans l'histoire de l'art et stimuleront les gens grâce à la force et à la possibilité tenaces de la peinture d'histoire, se propulsant peut-être dans les cent-cinquante prochaines années.

Je dédie cette exposition à ma grand-mère, Elizabeth Monkman, qui comme plusieurs de sa génération a été réduite au silence par la honte, et ce à partir de préjugés extrêmes.

Kent Monkman, janvier 2017



UNE ÉPOUSE CAMPAGNARDE



Kent Monkman, 2016, 152,4 x 91,4 cm, acrylique sur toile



Honte E T préjugés

Une histoire de résilience



Extraits des
mémoires de

*Miss Chief
Eagle Testickle*



CHAPITRE I

LA NOUVELLE-FRANCE ET LE RÈGNE DU CASTOR

« Et comme il est juste, raisonnable & essentiel à nos intérêts & à la sureté de nos colonies que les différentes nations de sauvages avec lesquelles nous avons quelques relations & qui vivent sous notre protection, ne soient ni inquiétées & ni troublées dans la possession de telles parties de nos domaines & territoires comme ne nous ayant pas été cédés, ni achetés par nous, leur sont réservés, ou à aucun d'eux, comme leur pays de chasse. » — Proclamation royale, 1763

Tous deux, Montcalm et Wolfe, je les faisais manger dans mon élégante main en ces temps-là. Ils se bousculaient pour obtenir ma faveur. Ils n'en avaient jamais assez de ces fourrures luxueuses, pour prendre d'assaut le monde de la mode à Londres et à Paris, sans parler de tout ce castoréum, distillé dans les parfums les plus opulents d'Europe. Nos pauvres castors, presque décimés par ces abus (chose que je ne dirais jamais à propos des miens). Le pouvoir était dans

notre camp à cette époque, quand nous, Cris, Iroquois, Assiniboines et autres Nations Rouges, contrôlions ces territoires. Personne ne pouvait s'enrichir sans nous avoir de son côté. Nous avons toujours épousé les nouvelles technologies, les fusils fonctionnaient bien et nous étions fiers d'avoir de nouvelles manières de penser. Pourquoi ne pas faire plaisir à ces beaux prêtres jésuites ? Ils étaient bien trop peu nombreux pour semer la confusion...

CHAPITRE II

LES PÈRES DE LA CONFÉDÉRATION

« C'est une vérité universellement reconnue qu'un célibataire pourvu d'une belle fortune doit avoir envie de se marier. »

— **Jane Austen, Orgueil et préjugés, 1813**

« Pourquoi cette réaction des grizzlys pendant que le groupe (Lewis et Clark) se déplaçait sur le territoire ? Les ours avaient-ils vu de la vulnérabilité chez les hommes blancs qu'ils ne pouvaient pas détecter chez les Indiens ? Les Indiens de toutes les tribus avaient une relation de longue date et complexe avec les ours. Pour plusieurs tribus, l'ours était un prophète, et rêver d'un ours devait certainement donner le pouvoir de trouver des objets perdus. D'autres tribus voyaient dans l'ours un animal guérisseur, après l'avoir observé en train de creuser à la recherche de racines qui étaient aussi utiles aux humains qu'aux ours. » — Vine Deloria Jr, extrait de Frenchmen, Bears, and Sandbars, 2007

Quand les enjeux sont élevés et les ennemis formidables, il nous incombe de faire tout en notre pouvoir pour faire pencher la balance en notre faveur. Mon peuple avait besoin d'un allié dans le pouvoir, et j'avais mes façons d'obtenir une place autour de la table. Les hommes sont si simples, aveuglés par la cupidité, ils ne voient

que ce dont ils peuvent tirer profit. Je leur donne ce qu'ils veulent, mais ils pensent qu'ils me le prennent ; cela m'amuse de me jouer d'eux comme de pions. C'est dans ma nudité que réside ma plus grande force. Je ne serais pas là où je suis aujourd'hui en faisant tapisserie. Mon peuple a besoin de moi. Mes muskwas (ours) se plaisent à reconvertir ces chrétiens en leurs natures authentiques ; combien de fois maintenant avons-nous vu s'épanouir leur vrai moi.

CHAPITRE III

LES PUPILLES DE L'ÉTAT / LE PROBLÈME INDIEN

« Je veux qu'on se débarrasse du problème indien [...] Notre objectif est de continuer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul Indien au Canada qui n'ait pas été absorbé dans la société, qu'il n'y ait plus de question indienne, et plus de ministère des Affaires indiennes. » — Duncan Campbell Scott, ministres des Affaires indiennes, 1920



h, combien j'ai pleuré quand ils ont emmené Pihtokahanapiwiyyin enchaîné. Vous le connaissiez sous le nom de Poundmaker [Batteur], mais il était, pour moi, mon chef, mon frère, mon héros, mon cher ami. Il était notre défenseur, notre pacificateur. Il a résisté aux mensonges en lesquels les autres ont cru, et il nous a guidés avec une fermeté sereine pendant qu'il négociait le traité de paix. Notre cher ami Mistahimaskwa, Gros Ours, était le plus fort de nos guerriers, à la fois en sagesse et en guérison. Ses dons m'ont permis de voir que les réserves nous maintiendraient dans la pauvreté et que nous serions redevables aux colons. Il a gardé son peuple libre aussi longtemps qu'il a pu jusqu'à ce que, pour les préserver de la famine, il soit finalement obligé de capituler. Nos chefs pensaient que nous allions partager le territoire. Les idées de Macdonald et de

Laurier sur le fait d'acheter des terres comme on achète une babiole étaient aussi étrangères à Mistahimaskwa et à Pihtokahanapiwiyn que d'acheter de l'air, parce que nous partagions tout. La vue de nos chefs fiers, par la suite emmenés enchaînés au pénitencier de Stony Mountain sous de fausses accusations, avait pour but de nous démoraliser. Mais bien qu'ils se soient affaiblis en raison de maladies contractées dans cette forteresse de pierre, le moral de Mistahimaskwa et de Pihtokahanapiwiyn est resté fort ; ils savaient que nous persévérerions.

CHAPITRE IV

FAMINE

« Ces Indiens sur les réserves sont dans un état de destitution déplorable, ils reçoivent des Affaires indiennes à peine assez de nourriture pour retenir ensemble leurs corps et leurs âmes, ils sont pratiquement nus, certains d'entre eux vont pieds nus. Si une maladie se déclarait parmi eux dans leur état fragile actuel, la quantité de morts serait épouvantable. »— Lawrence Clarke, 1880

« Il y a longtemps, mon père m'a dit ce que son père lui avait dit, qu'il y eut autrefois un saint homme Lakota, du nom de Drinks Water [Boit de l'eau], qui a rêvé ce qui allait arriver [...] que les quadrupèdes retourneraient dans la terre et qu'une race étrange tisserait une toile d'araignée tout autour des Lakotas. Et il a dit : "Quand cela arrivera, vous vivrez dans des maisons grises et carrées, sur une terre aride et, à côté de ces maisons grises et carrées, vous mourrez de faim." »

— Heháka Sápa (Black Elk [Élan noir]), saint homme, sorcier et fou sacré des Sioux Oglala Lakota, 1932

A

vant l'arrivée de colons, nous tous sur l'Île de la Tortue étions riches en robes de bison, en nourriture, dans notre capacité d'aller sur la terre et sur l'eau pour rapporter ce dont notre peuple avait besoin. Nous ne mendiions pas à la table de

quiconque pour obtenir des restes. Ils nous ont dit combien important était le Cheval de Fer et ont parlé des richesses qu'il nous apporterait. Leurs promesses ont eu l'effet de m'aveugler, et j'ai montré le chemin. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'ils ne pensaient pas que nous faisions partie de ce « nous ». Quand les colons se sont mis à tirer sur les bisons à partir de leurs trains, nous avons été dégoutés par le gaspillage, par les carcasses laissées à pourrir au soleil. Mais lentement nous avons réalisé qu'ils ne le faisaient pas simplement pour se distraire, les soldats savaient que nous ne pouvions pas vivre sans le bison, et ils avaient raison. Autrefois si nombreux qu'un troupeau mettait plusieurs jours à passer, ils étaient maintenant presque entièrement disparus et notre peuple mourait de faim. C'est une autre manière par laquelle ils ont essayé de nous faire disparaître, mais le bison est revenu et nous ne sommes jamais partis.

CHAPITRE V

TRANSFERT FORCÉ DES ENFANTS

« Quand l'école est située dans la réserve, l'enfant vit avec ses parents, qui sont des sauvages. Il est entouré de sauvages et, bien qu'il apprenne peut-être à lire et à écrire, ses manières, sa formation et son mode de pensée sont indiens. Il est simplement un sauvage qui sait lire et écrire. [J'ai eu la forte impression, en tant que chef du ministère que] les enfants indiens devraient être soustraits le plus possible de l'influence de leurs parents et la seule manière d'y arriver est de les placer dans des écoles industrielles où ils vont acquérir les habitudes et les pratiques des Blancs. » — Premier ministre John A. Macdonald, 1879

« Un matin, quelqu'un frappe à la porte. Il peut s'agir de l'agent des Indiens local, du prêtre de la paroisse ou encore d'un agent de la Gendarmerie. L'autobus qui amène les enfants au pensionnat part ce matin. C'est le jour que les parents craignent depuis longtemps. Même si les enfants ont été prévenus, les événements de ce matin

constituent un choc. Les agents sont arrivés, et les enfants doivent partir.

Pendant plus d'un siècle, c'est ainsi que commence la vie de pensionnaire de dizaine de milliers d'enfants autochtones, qui ont été arrachés à leurs parents qui, la plupart du temps, ne laissaient partir leurs enfants que sous la menace de poursuites. Les enfants seront ensuite envoyés dans un endroit étrange et effrayant dans lequel leurs parents et leur culture seront soumis à une véritable entreprise de dénigrement. »

— Rapport final de la Commission de vérité et de réconciliation du Canada, 2015

J

ne peux pas parler de cela. La douleur est trop profonde. Nous ne serions plus jamais les mêmes.

CHAPITRE VI

INCARCÉRATION

Pour la période allant de mars 2010 à janvier 2013, les établissements correctionnels du SCC de la région des Prairies (principalement dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta) comptaient pour 39,1 pour cent de la croissance totale de délinquants fédéraux, et la majorité d'entre eux était des Autochtones. Ceux-ci représentent maintenant 46,4 pour cent de la population carcérale de la région des Prairies. Le mois dernier : à l'Établissement de Stony Mountain au Manitoba, 389 des 596 détenus (65,3 pour cent de la population carcérale) étaient des Autochtones ; au Pénitencier de la Saskatchewan, 63,9 de tous les détenus étaient Autochtones ; au Centre psychiatrique régional de Saskatoon, 55,7 pour cent des détenus étaient Autochtones ; à l'Établissement d'Edmonton pour femmes, 56 pour cent de la population était Autochtone.

— Délinquants autochtones – Une situation critique, Bureau de l'enquêteur correctionnel, Gouvernement du Canada, 2013

Ils voulaient faire sortir l'Indien de nous; ils n'ont pas pu le faire, mais ils ont réussi à nous démoraliser. Génération après génération, nous avons passé nos enfances dans les pensionnats où l'on n'a pas cessé de nous répéter que nous étions inférieurs, jusqu'à ce que nous y croyions nous-mêmes. Cent cinquante mille d'entre nous se sont fait dire que leurs parents aimants étaient mauvais, que nos grands-parents dévoués vouaient un culte au diable, que nous étions sales, à l'intérieur et à l'extérieur. Puis, dans les années soixante et soixante-dix, les services sociaux sont venus chez nous, se sont emparés de vingt-mille de nos bébés bien aimés et les ont donnés à d'autres familles, loin de nous, de nos langues et de notre territoire. Donc, plusieurs de nos gens ont grandi brisés – est-ce étonnant qu'ils remplissent les prisons, peuplent les geôles et traînent sur le trottoir, perdus dans le cycle du dégoût de soi-même, du traumatisme et de la dépendance? Je brille de tous mes feux pour ces âmes dans leur noirceur, tuant la force masculine sauvage avec le pouvoir éblouissant de ma beauté et de mon charme. Je suis la lumière, le berdache, l'homme doux et la femme féroce. Venez vers moi, mes enfants, emboîtez le pas et laissez le tambour vous guider. Vous renaîtrez, vous aurez la liberté de vous élever à nouveau avec le bison.



CHAPITRE VII

LA MAISON-RÉSIDENCE

« Et voici pour vous un signe : vous trouverez un tout petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » — **Luc, 2:12**

Jl n'y a pas si longtemps (ma notion du temps pourrait différer de la vôtre), les membres de ma famille s'entassaient dans une maison non conforme aux normes et exposée à tous les vents, modèle que notre peuple connaît si bien, pour la plus sacrée des occasions : une naissance. Et il ne s'agissait pas de n'importe quelle naissance. C'était la *mienne*, dans cette période historique, en tout cas. Les cieux se sont ouverts et toutes sortes d'anges et d'êtres surnaturels ont attendu mon arrivée. Il n'y avait pas de place à l'hôpital. En fait, il n'y avait même pas d'hôpital. Dans notre cabane-résidence de fortune, un courant d'air froid soufflait, faisant frissonner ma mère pendant qu'elle accouchait. Mon père est allé chercher de l'eau pour ma mère chérie mais, quand elle l'a bue, l'eau l'a rendue malade, et elle a couvert de cloques ma peau de nouveau-né puisqu'elle était empoisonnée. Je suis d'humble naissance, oui, mais aux yeux de mes bien-aimés parents, frères, sœurs, cousins, tantes, oncles, grands-mères et grands-pères, j'étais un trésor parce que, pour nous, il n'y a rien de plus important que nos enfants.

CHAPITRE VIII

MALADIE ET GUÉRISON

« C'est un fait reconnu que les enfants indiens perdent leur résistance naturelle aux maladies par la cohabitation très rapprochée dans les pensionnats et qu'ils meurent à un rythme plus rapide que dans leurs villages. Mais cela ne justifie pas un changement dans la politique du ministère, qui vise une résolution finale à notre problème indien. »
— **Duncan Campbell Scott, 1910**

Je me rappelle les premières catastrophes, les jours sombres des épidémies ; nous n'avions aucune résistance aux fléaux européens de la petite vérole, de la grippe et de la rougeole qui ont ravagé nos communautés. Notre population a été réduite de trois quarts ; les morts ont été si nombreux que ceux d'entre nous qui restaient n'arrivaient même pas à les enterrer. Aujourd'hui, les maladies du corps qui nous assaillent portent des noms différents : tuberculose, diabète, VIH, sida, SAF. Les maladies de l'âme sont nombreuses : beaucoup trop de nos jeunes, qui ont grandi dans l'ombre imposante des pensionnats, sont tellement dépourvus d'espoir qu'ils s'enlèvent la vie à des taux alarmants. Le cœur me fait mal à la pensée de nos femmes autochtones disparues ou assassinées : on connaît tous une sœur, une mère, une fille, une amie. Nous nous souvenons de leurs noms, des mille-cinq-cent qu'elles sont, et nous nous accrochons à leurs esprits. Nous pleurons ceux parmi nos hommes que nous avons perdus à la violence, au traumatisme, au trouble mental et au désespoir. Empêtrés dans la noirceur de leur misère, prisonniers du chaos de leurs dépendances, ils souffrent seuls dans des institutions. Je visite mon peuple pour lui apporter le réconfort de notre spiritualité, pour qu'ils puissent s'élever au-delà de ce cycle de destruction, apprendre la langue de leurs âmes et être libres à nouveau.

CHAPITRE IX

RÉSIDENTE URBAINE

« Nous sommes entourés par la violence ici, une violence qu'on s'inflige à soi-même, ou une violence des Indiens par les Indiens, ou une violence des Indiens par les Blancs. C'est ça Regina et c'est ça Saskatoon pour nous, parce que nous avons grandi comme ça. Nous essayons d'être bons, vous savez ? Mais il y a de la maladie tout partout. Tu en es témoin. Tu y participes d'une certaine manière. Mais, en tant qu'artiste, j'imagine que ça alimente ton travail, ça finit par faire partie de ta démarche. Et ce qui en ressort, c'est de la vie et de la mort. Des espoirs et une beauté anéantis. »
— **Floyd Favel, *The Tunguska Project*, 2005**

*J*ci, dans les villes, mon peuple se débat. Nous n'avons pas d'espace, nous ne pouvons pas voir l'horizon et sentir le vent. Entassés dans les ghettos des villes des prairies et du nord, brisés et saignant des blessures de nos parents et de nos grands-parents, c'est comme si nous étions entourés par les mêmes murs de béton des prisons. Mes sœurs sont trop nombreuses à avoir été dépouillées de leur honneur et de leur grâce par des hommes qui ont peur de la force des femmes. J'essaie d'apporter de l'espoir, un peu de rire, un répit du poids écrasant de la pauvreté et de la violence qui empêche mon peuple de voir le sacré en lui-même. Je leur montre qui ils sont vraiment, ma beauté étant un reflet de la leur, mais il y en a peu qui ont les yeux pour la voir. D'autres ne peuvent pas voir notre magie et essaient de nous dire qu'elle n'existe pas, mais ils ne saisissent pas le pouvoir de Miss Chief et sous-estiment gravement la résilience de notre peuple.



LA SUBJUGATION DE LA VÉRITÉ



Kent Monkman, 2016, 182,9 x 129,5 cm, acrylique sur toile





FOREWORD BY

Kent Monkman



In June of 2011, during my first, and only, visit to the Prado, I was unexpectedly transported by a Spanish history painting, *Execution of Torrijos and his Companions on the Beach at Málaga* (1887-1888), by Antonio Gisbert. Over many years of looking at and studying great paintings, many have impressed me with their virtuosic technical achievements, but never had a painting reached across a century to pull me into the emotional core of a lived experience with such intensity. It felt as though Gisbert had sent a message into the future, a passionate defense of freedom and a critique of authoritarianism. I was humbled by the effect this deeply political work of art had on me, and felt a new urgency to undertake a serious subject with similar gravitas.

I could not think of any history paintings that conveyed or authorized Indigenous experience into the canon of art history. Where were the paintings from the nineteenth century that recounted, with passion and empathy, the dispossession, starvation, incarceration and genocide of Indigenous people here on Turtle Island? Could my own paintings reach forward a hundred and fifty years to tell our history of the colonization of our people?

FOREWORD

Over the past fifteen years, with Miss Chief's cunning use of runny mascara, and my deep love of art history, I have developed a personal language of painting and art making in a variety of disciplines. Using humour, parody, and camp, I've confronted the devastation of colonialism while celebrating the plural sexualities present in pre-contact Indigenous North America. A gender-bending time-traveller, Miss Chief lives in the past, present and future. She embodies the flawed and playful trickster spirit, teasing out the truths behind false histories and cruel experiences.

My mission is to authorize Indigenous experience in the canon of art history that has heretofore erased us from view. From Albert Bierstadt to Paul Kane and Cornelius Krieghoff, museums across the continent hold in their collections countless paintings that depict and celebrate the European settlers' expansion and "discovery" of the North American landscape, but very few, if any, historical representations show the dispossession and removal of the First Peoples from their lands. This version of history excised Indigenous people from art history, effectively white-washing the truth from Canada's foundational myths and school curriculums.

When Barbara Fischer invited me in 2014 to create a "Canada 150" project for the Art Museum at the University of Toronto, I leapt at the opportunity to represent a critical perspective on the last hundred and fifty years of history of Turtle Island. As Canadians celebrate the big birthday of confederation in 2017, we cannot forget that the last hundred and fifty years have been the most devastating for Indigenous people in this country: deliberate starvation, the reserve system, the legacy of incarceration, the removal of children to residential schools and the sixties scoop, sickness and disease, persistent third world housing conditions on reserves, contemporary urban disenfranchisement,

violence and poverty. The fact that Indigenous people continue to survive all of this is a testament to our resiliency and strength.

In my extensive research for this project in museum collections across the country I found inspiration for my own works, and located historical objects and artworks to present in conjunction with my own paintings, drawings, and sculptures. I wanted to activate a dialogue about the impact of the last hundred and fifty years of European settler cultures on Indigenous peoples, and about Indigenous resilience in the face of genocide.

Up until the final report from the Truth and Reconciliation Commission, published in 2015, most Canadians were ignorant of the severity and trauma of residential schools: thousands upon thousands of children were abused, with estimates as high as 30,000 dead or missing. It is almost impossible to imagine the damage to children forcibly removed from loving families, and the agony felt by the parents. Surviving sexual and physical abuse, many were starved, and sometimes even used as guinea pigs for medical experiments. They were forced into free labour, made to feel shame about who they were, and in the process lost their languages and ties to their cultures. The last federally funded residential school finally closed in the 1990s, and the intergenerational trauma of these experiences continues to reverberate in our families and communities in varying degrees of psychological and social dysfunction. Through the witness of many thousands of residential school survivors in the Truth and Reconciliation Commission, Canadians have now been confronted with the dark past that haunts this nation.

My paternal grandmother, Elizabeth Monkman (born Elizabeth Everett, 1914-1983), was a survivor of the

FOREWORD

Brandon residential school in Manitoba. I grew up not knowing much about her experiences, and wasn't encouraged to ask. Only on her deathbed was she able to speak openly about her own suffering and the abuse she endured in the schools. She was one of thirteen children born to Caroline Everett, only three of whom survived to adulthood.

As I began to assemble this exhibition, I reflected on the impacts of the residential school system in my own family: the removal of children, the cyclical violence and abuse handed down from one generation to the next, the loss of our language and cultural knowledge, the impact of the Church, the destruction of addiction, and incarceration. If all of this was present in my own family, the impact of colonization on Indigenous families and communities across the continent is statistically so staggering it's nearly impossible to comprehend. Joseph Stalin said "one death is a tragedy; one million is a statistic." Can this country begin to heal, reconcile, and offer restitution for the hundreds of thousands of shattered lives and damaged families, and for each individual life?

When I grew up in the 1970's in Winnipeg, residential schools were not talked about in mainstream public conversations, and there was certainly no mention of them in the public school curriculum. First Nations mostly made headlines with the depressing faces of colonization like violence, incarceration, alcoholism and poverty; but the root causes of these systemic problems were never discussed in the public realm. They didn't fit with the glossy brochure version of Canada: squeaky-clean, chiseled Leyendecker Mounties and cartoon beavers, a new country of pink-faced hard working immigrants. Modern Canadians didn't want to acknowledge or remember to whom the occupied lands rightfully belonged. This was

a "new" country ripe for the plucking. What happened in the past was no longer relevant, a cumbersome affront to the optimism of the newcomers. Modernity's rejection of tradition and embrace of capitalism were liberating and useful to the endless sea of industrious immigrants who fled political and social oppression in Europe to begin anew in North America. However, when the doctrines of Modernity were thrust upon Indigenous people, it had devastating effects.

The last hundred and fifty years of Canada are concurrent with the rise of European Modernism and of the emergence of Modern Art. The Canadian treaty signings of 1873 occurred ten years after Manet's innovative painting, *Le déjeuner sur l'herbe* (1863), transformed conventions of pictorial space and set Modernism on its path. The painter's flattening of pictorial space echoes the shrinking of space for Indigenous people who were forced onto reserves that are tiny fractions of their original territory, now comprising only 0.2 % of Canada. The Cubists' appropriations of tribal artifacts known as Primitivism were upending European art-making traditions whilst Indigenous traditions and languages were being beaten out of Indigenous children in residential schools. Picasso's phallic bulls and his butchering of the female nude were contemporaneous with the European aggression against the female spirit (homophobia, violence against women) in North American Indigenous societies, many of them matrilineal.

The nine chapters in the exhibition encompass a wide range of themes -- from the period of New France to the contemporary Urban Res. Included are works relating to New France, the period a hundred and fifty years before Confederation, as this was a time when Indigenous peoples were still major players in the economy that shaped North America, the fur

FOREWORD

trade. Not yet incarcerated on reserves, Indigenous people were still able to move freely in search of game, pursuing the seasonal livelihood that they had since time immemorial. The Roccoco installation, *Scent of a Beaver* (2016) based on Fragonard's painting, *The Swing*, (1767), positions Miss Chief balancing the power struggle between French and English for dominion over the fur trade. In two of my newest paintings, *The Death of the Virgin (after Caravaggio)* (2016) and *The Scream* (2017), I seek to do justice to the unimaginable pain of losing children with a sense of sincerity and defiant bluntness.

Several other themes are shaped by my research in museum collections: food and drink, and the animals that provide physical and spiritual nourishment for Indigenous people. The theme of a personal journal or memoir, as exemplified by the exquisite miniature gouaches from the fantastic imagination of Nicholas Point, a Jesuit priest, also reverberates in the didactic panels that are narrated in Miss Chief's passionate and heartfelt treatise for her family and community. Framing the exhibition with a narrative inspired in part by Jane Austen's *Pride and Prejudice*, Miss Chief's social climbing and liaisons with the powerful colonizers, despite her trickster flaws, are negotiated with the well-being of her family and community in mind.

Food and drink (and the deprivation of food) as invoked by the earthenware and CP silver laid out on an opulent dining table, takes us from the baroque opulence of New France to the starvation policies of John A. Macdonald's government, the development of the railroad, and the decimation of the bison populations. The bear as a spiritual force appears often in my work, and the beaver is both a symbol of

Canada and the currency of the fur trade. It is found in numerous museum objects: trade silver pendants, Indigenous clothing, and earthenware.

The main theme of this exhibition, however, is resilience. My goal is to counter the one-sided version of art history that exalts European “discovery” of this continent and to celebrate and commemorate the indomitable spirit of Indigenous people. The greatest evidence of resilience lies in the creativity of Indigenous artists across this continent who are overcoming the intergenerational impact of genocide and transforming their troubled experiences into many forms of transcendent art and expression. I hope my paintings will function as a critique of colonization, authorize Indigenous experience in art history, and excite people with the enduring power and possibility of history painting, perhaps even reaching across the next hundred and fifty years.

I dedicate this exhibition to my grandmother, Elizabeth Monkman who, like many of her generation, was shamed into silence in the face of extreme prejudice.

Kent Monkman, January, 2017

A COUNTRY WIFE



Kent Monkman, 2016, 60" x 36", Acrylic on Canvas



Shame
AND
Prejudice
A Story of Resilience



Excerpts from the
Memoir of

Miss Chief
Eagle Testickle



CHAPTER I

NEW FRANCE, REIGN OF THE BEAVER

"And whereas it is just and reasonable, and essential to our Interest, and the Security of our Colonies, that the several Nations or Tribes of Indians with whom We are connected, and who live under our Protection, should not be molested or disturbed in the Possession of such Parts of Our Dominions and Territories as, not having been ceded to or purchased by Us, are reserved to them, or any of them, as their Hunting Grounds." — **Royal Proclamation, 1763**

I had them both wrapped around my elegant pinkies in those days, Montcalm and Wolfe. They fell over themselves to curry my favour. They couldn't get enough of those luxurious pelts, taking the fashion worlds of London and Paris by storm, to say nothing of all that castoreum, distilled into Europe's most opulent perfumes. Our poor beavers, almost decimated by overuse (something I'll never say about my own). The power was in our camp back then, when

we, the Cree, Iroquois, Assiniboiné, and the other Red Nations, controlled these territories. No one got rich or powerful without us on their side. We always embraced new technologies, the guns worked well, and we prided ourselves on new ways of thinking. Why not humour those handsome Jesuit priests? There were far too few to cause much confusion....

CHAPTER II

FATHERS OF CONFEDERATION

"It is a truth universally acknowledged that a single man in possession of a good fortune must be in need of a wife."

— *Jane Austen, Pride and Prejudice, 1813*

"Why this response from grizzlies as the party (Lewis and Clark) moved across the land? Did the bears see vulnerability in the white men they could not detect in the Indians? The Indians of all tribes had a long-standing and complex relationship with bears. For many tribes the bear was a prophet, and having a dream about bears would almost certainly endow someone with the power to find lost objects. Other tribes saw the bear as a medicine animal, after watching him dig for roots that were as useful to humans as they were to the bears." — Vine Deloria Jr., excerpt from Frenchmen, Bears, and Sandbars, 2007

When the stakes are high and our enemies mighty, it behooves us to do what we can in order to tip the scales in our favour. My people needed an ally in power, and I had my ways of getting a seat at the table. Men are so simple, blinded by greed, they see only that from which they think they can profit. I give them what they want, they believe that they take it from me; it amuses me to play them like pawns. Naked, I am at my strongest. I did not get where I am today by being a wallflower. My people

need me. My muskwas (bears) enjoy converting those Christians back to their authentic natures; how many times now have I seen their true selves blossom forth.

CHAPTER III

WARDS OF THE STATE / THE INDIAN PROBLEM

"I want to get rid of the Indian problem.....Our objective is to continue until there is not an Indian that has not been absorbed into the body politic, and there is no Indian question, and no Indian Department..." — Duncan Campbell Scott, Minister of Indian Affairs, 1920



h, how I cried when they took Pihtokahanapiwiyn away in chains. You would know him as Poundmaker, but to me, he was my leader, my brother, my hero, my dear friend. He was our defender, our peacemaker. He stood firm against the lies others believed, and led us with calm steadiness as he negotiated the treaty for peace. Our dear friend Mistahimaskwa, Big Bear, was the strongest of our warriors, both in wisdom, and in medicine. His gifts allowed him to see that the reserves would keep us poor and beholden to the settlers. He kept his people free for as long as he could, until to keep them from starving, he was finally forced to capitulate. Our leaders thought we were going to share the land. Macdonald and Laurier's ideas of purchasing land as one would a trinket was as foreign to Mistahimaskwa and Pihtokahanapiwiyn as buying air, for we shared all. The sight of our proud leaders, later taken in chains to Stony Mountain prison under false charges, was meant to break our spirits. But even though they weakened under illnesses contracted in that stone fortress, Mistahimaskwa and Pihtokahanapiwiyn's spirits stayed strong; they knew we would persevere.

CHAPTER IV

STARVATION

"Those Reserve Indians are in a deplorable state of destitution, they receive from the Indian Department just enough food to keep soul and body together, they are all but naked, many of them barefooted. Should sickness break out among them in their present weakly state the fatality would be dreadful." — **Lawrence Clarke, 1880**

*"A long time ago, my father told me what his father told him, that there was once a Lakota holy man, called Drinks Water, who dreamed what was to be...that the four-leggeds were going back into the earth and that a strange race had woven a spider's web all around the Lakotas. And he said: "When this happens, you shall live in square gray houses, in a barren land, and beside those square gray houses you shall starve." — **Heháka Sápa (Black Elk), holy man, medicine man, and sacred clown of Oglala Lakota Sioux, 1932.***

Before the settlers came, all of us across Turtle Island were rich, in buffalo robes, in food, in our ability to go out on the land or water and bring back whatever we needed for our people. We didn't beg for scraps at anyone's table. They told us how important the Iron Horse was, and the riches it would bring to all. Blinded by their promises, I led the way. It was only later that I realized they did not consider us part of the "all." When the settlers started shooting the buffalo from their trains, we were sickened by the waste, the carcasses left there rotting in the sun. But slowly we realized that it wasn't only for sport, the soldiers knew we couldn't live without the buffalo, and they were right. Once so numerous, it took several days for a herd to pass, they were now almost entirely gone and our people were starving. It was one more way they tried to make us disappear, but the buffalo came back, and we never left.

CHAPTER V

FORCIBLE TRANSFER OF CHILDREN

"When the school is on the reserve, the child lives with its parents, who are savages, and though he may learn to read and write, his habits and training mode of thought are Indian. He is simply a savage who can read and write. It has been strongly impressed upon myself, as head of the Department, that Indian children should be withdrawn as much as possible from the parental influence, and the only way to do that would be to put them in central training industrial schools where they will acquire the habits and modes of thought of white men." — **Prime Minister John A. Macdonald, 1879**

"It can start with a knock on the door one morning. It is the local Indian agent, or the parish priest, or, perhaps, a Mounted Police officer. The bus for the residential school leaves that morning. It is a day the parents have long been dreading. Even if the children have been warned in advance, the morning's events are still a shock. The officials have arrived and the children must go.

For tens of thousands of Aboriginal children for over a century, this was the beginning of their residential schooling. They were torn from their parents, who often surrendered them only under threat of prosecution. Then, they were hurled into a strange and frightening place, one in which their parents and culture would be demeaned and oppressed." — **Final Report of the Truth and Reconciliation Commission of Canada, 2015**

*T*his is the one I cannot talk about. The pain is too deep. We were never the same.

CHAPTER VI

INCARCERATION

In the period between March 2010 and January 2013, the Prairies Region of the Correctional Service of Canada (primarily the

provinces of Manitoba, Saskatchewan and Alberta) accounted for 39.1% of all new federal inmate growth. Most of this growth was led by Aboriginal offenders, who now comprise 46.4% of the Prairie Region inmate population. At Stony Mountain Institution in Manitoba, 389 out of 596 inmates – 65.3% of the population – were Aboriginal; at Saskatchewan Penitentiary, 63.9% of the population was Aboriginal; at the Regional Psychiatric Centre in Saskatoon, 55.7% of the count was Aboriginal; and at Edmonton Institution for Women, 56.0% of the population was Aboriginal. — **Aboriginal Offenders - A Critical Situation, Office of the Correctional Investigator, Government of Canada, 2013**

They wanted to take the Indian out of us; they couldn't do that, but they did beat down our spirits. Generation after generation of us spent our childhoods in the residential schools, being told over and over again that we were inferior, until we believed it ourselves. One hundred and fifty thousand of us were told that our loving parents were bad, that our devoted grandparents practiced devil worship, that we were dirty, inside and out. Then, in the sixties and seventies, social services came to our homes, scooped twenty thousand of our beloved babies, and gave them to other families, far from us, our languages, and our land. So many of our people grew up broken – is it any wonder that they fill the prisons, crowd the wards, and line the sidewalks, lost in the cycle of self-loathing, trauma and addiction? I shine brightly for these souls through the darkness, slaying savage masculine force with the dazzling power of my beauty and allure. I am the light, the two-spirited gentle man and fierce woman. Walk towards me, my children, fall into step and let the drum guide you. You will be reborn, free to rise again with the buffalo.



CHAPTER VII

THE RES HOUSE

"And this shall be a sign unto you; Ye shall find the babe wrapped in swaddling clothes, lying in a manger." — Luke 2:12

Not so long ago (well, my sense of time may be different from yours), my family crowded into the same drafty substandard housing familiar to so many of our people, for the most sacred of occasions — a birth. And this was not just any birth. This was *my* birth, into this period of history, anyway. The skies opened up and all manner of angels and supernatural beings awaited my arrival. There was no room at the hospital. Actually, there was no hospital at all. In our makeshift res shack, a cold draft blew, chilling my mother as she laboured. My father hauled water for my dear mother, but it caused her sickness when she drank, and it blistered my newborn skin, for the water was poisoned. I was born in humble circumstances, yes, but to my beloved parents, brothers, sisters, cousins, aunties, uncles, grandmothers and grandfathers, I was a treasure, for there is nothing more important to us than our children.

CHAPTER VIII

SICKNESS AND HEALING

"It is readily acknowledged that Indian children lose their natural resistance to illness by habitating so closely in these schools, and that they die at a much higher rate than in their villages. But this alone does not justify a change in the policy of this Department, which is being geared towards the final solution of our Indian Problem."

— *Duncan Campbell Scott, 1910*

I remember the first catastrophes – the dark days of the epidemics; we had no resistance to the European plagues of smallpox, influenza and measles that ravaged our communities. Our numbers were reduced by three quarters; so many perished that those few who remained could not even bury our dead. Now the sicknesses of the body that stalk us have different names: tuberculosis, diabetes, HIV, AIDS, FAS. The sicknesses of the soul are many: far too many of our young people, growing up broken in the long shadow of residential school, are so bereft of hope that they take their own lives at horrifying rates. My heart aches for our missing and murdered Indigenous women – each one a sister, mother, daughter, friend. We remember their names, all one thousand five hundred, and we hold their spirits tight. We mourn for those of our men we have lost to violence, trauma, mental disturbance and despair. Entangled in the darkness of their afflictions, trapped in the chaos of addictions, they suffer alone in institutions. I visit my people to bring them the solace of our spirituality, that they may rise up out of this cycle of destruction, learn the language of their souls and be free once more.

CHAPTER IX

URBAN REZ

"We're surrounded by violence here, self-inflicted violence, or violence by Indians to other Indians, or violence by whites to Indians. That's Regina, and that's Saskatoon for us, because we grew up like that. We try to be good, you know? But there's sickness all around. You witness it. You participate in it in some way. But as an artist, I guess that informs your work, it becomes part of your work. And what comes out is life and death. Dashed hopes and beauty."

— *Floyd Favel, The Tunguska Project, 2005*

*H*ere in the cities, my people struggle. We have no space, we cannot see the horizon or feel the wind. Crowded into ghettos in these prairie and northern towns, broken and bleeding from the wounds of our parents and grandparents, we may as well be surrounded by the same concrete walls of the prisons. Too many of my sisters are stripped of their honour and grace by men who are afraid of the power of the feminine. I try to bring hope, some laughter, a respite from the crushing weight of poverty and violence that keeps my people from seeing the sacred within themselves. I show them who they truly are, my beauty reflecting theirs, but only some have eyes to see. The others cannot see our magic, they try to tell us it is not there, but they do not understand the power of Miss Chief and they sorely underestimate the resilience of our people.



THE SUBJUGATION OF TRUTH



Kent Monkman, 2016, 72" x 51", Acrylic on Canvas

[illegible]

L'exposition *Honte et préjugés : Une histoire de résilience* est présentée au Musée McCord du 8 février au 5 mai 2019. Cette exposition itinérante a été produite par l'Art Museum de l'Université de Toronto en partenariat avec le Musée d'art du Centre de la Confédération, Charlottetown, et a été réalisée en partie grâce au gouvernement du Canada, au Conseil des arts du Canada et au Conseil des arts de l'Ontario.

The exhibition *Shame and Prejudice: A Story of Resilience* is presented at the McCord Museum from February 8 to May 5, 2019. This touring exhibition is produced by the Art Museum at the University of Toronto in partnership with the Confederation Centre Art Gallery, Charlottetown and was made possible in part by the Government of Canada and the Canada Council for the Arts.

Art
Museum



Γ² Γ¹ Δ¹ Π<Γδρ·Δ² 6 ρ Λρ_αΔ¹

ISBN: 978-1-895615-37-1



